

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 43 (2006)
Heft: 1697

Artikel: La promenade à Berne
Autor: Nessi, Alberto
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1009094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La promenade à Berne

Nous publions un extrait du récit de Alberto Nessi, paru dans un recueil de textes et de photos consacrés au Parlement. Le narrateur, tessinois, visite Berne et assiste à deux séances du Parlement.

En flânant à travers la ville, je pense à ma première journée passée au contact du «pouvoir suprême de la Confédération». C'est étrange. J'ai ressenti la même sensation, mêlée de crainte et d'envie de me cacher, qu'au service militaire, lorsque le désir «suprême» était celui de se planquer. Cette sensation a été interrompue par quelques éclairs de passion politique, par exemple lorsque la socialiste a qualifié de lâche cette silhouette noire qui voulait épargner sur le dos des étrangers. Bien dit, l'amie! Et à ce moment-là, j'ai vu le visage du peuple derrière les discours des parlementaires. J'ai vu le Tamoul, le Roumain, le Portugais et, tout à coup, je me suis aperçu que leurs visages avaient les mêmes traits que le mien. Ils me ressemblaient. La même crainte et la même envie de se cacher. L'homme vêtu de noir était parvenu à produire cette mutation génétique: j'étais ce peuple. Et j'ai aussi pensé à ma fille étudiante, qui est en train de faire une recherche sur les femmes immigrées analphabètes à Genève. J'ai pensé à mon ami Guru, qui est ouvrier dans l'horlogerie à Coldrerio. J'ai pensé à Fabio, qui s'est enfui du Kosovo. J'ai pensé à Ali, le dissident iranien qui m'a aidé à faire mon jardin. Et ce doit être pour cela qu'un dogue vêtu d'une chemise bleue s'est jeté sur moi lorsque, à la fin de la séance, je m'en allais du mauvais côté, avec ma petite étiquette sagement accrochée à ma chemise: parce que j'étais devenu un étranger.

Je retrouve le peuple dans la salle du Conseil des États. Il est vêtu de couleurs vives, avec de grands chapeaux et des pantalons qui s'arrêtent au genou; il est surveillé par un garde portant un couvre-chef du XVIII^e siècle et précédé par un sonneur de cor habillé de blanc et de rouge. Il y a des femmes mais, comme les enfants et les petits chiens, elles restent en marge (elles y resteront jusqu'en 1971). Le peuple de la fresque ornant la paroi de la salle est celui d'une Landsgemeinde, telle que le peintre se l'imagine plus d'un siècle avant son époque. On retrouve donc, ici encore, un symbole passéiste qui mythifie la démocratie directe. Il me rappelle, par antithèse, un fameux tableau de foule conservé au Musée d'Orsay, à Paris: *L'Enterrement à Orans*, de Courbet. Mais, alors que dans cette œuvre-là le maître du réalisme représente la réalité de son temps dans toute sa dureté, ici notre brave peintre fédéral a imaginé une scène de spectacle folklorique, comme il l'avait déjà fait dans une verrière de l'entrée, en donnant une vue idéalisée de l'industrie textile. À Berne, on se lève tôt. La séance commence à huit heures du matin («Le Suisse se lève tôt, mais se réveille tard...», comme semble l'avoir dit Denis de Rougemont), ici, dans la salle de la Chambre haute. Cette salle a une allure intime, familièrement cossue: des dentelles de Saint-Gall aux fenêtres et des caissons de chêne au plafond. Et tout ce bon bois suisse qui évoque les chalets de nos montagnes! Ici, pour voter, on lève

la main, comme au bon vieux temps. Comme au Conseil communal dans un village. Et on prend la parole en restant assis à sa place, sans toute une mise en scène.

Dans la salle de la Chambre basse par contre, c'est une tout autre musique. On parade devant le décor de théâtre qui occupe toute la paroi, derrière l'estrade présidentielle: des petits nuages blancs flottent au-dessus du berceau de la Confédération, au-dessus d'un Lac des Quatre-Cantons du bleu le plus profond, au-dessus du royaume pur de l'«homo alpinus». Une femme nue, camouflée derrière les nuages, tient dans sa main un fragile rameau d'olivier. La voix de Madame Bernasconi, qui est en train de parler de la haute surveillance sur les nouvelles lignes ferroviaires à travers les Alpes, devient un bruit de fond dans la salle, bercée à son tour par le bruit de fond du va-et-vient de ses collègues, qui feuilletent les journaux du matin et mènent leurs affaires.

Maintenant, celui qui parle a une queue-de-rat. On dirait Fiorello. Il présente le rapport de majorité sur l'initiative populaire pour des aliments produits sans manipulations génétiques. Puis un représentant des paysans opposé aux manipulations monte sur le ring et montre une pomme de terre à ses collègues. Dans sa réponse, Fiorello réplique avec une carotte.

Et voici le vrai boxeur, mais ce n'est pas un parlementaire. Ce n'est pas non plus un conseiller fédéral. C'est l'huisier. Ou, plus précisément, l'ai-

de-huisier Fritz Chervet. Il a eu une enfance très pauvre et un mauvais instituteur; il a fait tous les métiers - depuis celui de menuisier à celui de chauffeur de corbillard - et puis, pour se refaire, il s'est mis à la boxe. Poids mouche, moins de quarante-huit kilos. Un des meilleurs boxeurs professionnels suisses de tous les temps. Très maigre, il passe maintenant entre les parlementaires avec légèreté et souplesse. Léger comme une libellule. Il marche sur la pointe des pieds, on dirait qu'il danse. Il tient dans ses mains les papiers qu'il doit distribuer. Car ici, il y a beaucoup de papier: près d'un kilo par jour. Qui sait s'il vote à gauche, le bon Fritzli, qui a grandi avec ses quatre frères dans le quartier prolétaire de Ausserholligen? Ou bien peut-être vote-t-il comme les mineurs italiens de la société Alptransit, dont j'ai fait la connaissance récemment, sur le chantier de Bodio, qui s'enthousiasmaient pour l'«Alliance nationale»?

Alberto Nessi

Alberto Nessi est né à Mendrisio en 1940. Il a fait ses études à l'École normale de Locarno et à l'Université de Fribourg. Il se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture et vit à Bruzella. Auteur de cinq recueils de poèmes et de quatre ouvrages en prose, il a également publié une anthologie de textes et de témoignages sur la Suisse italienne et écrit plusieurs livres en collaboration avec des artistes. Nombre de ses ouvrages ont été traduits en allemand et en français. Il collabore de temps à autre à divers journaux et périodiques.